Les bas-reliefs antiques dans les remparts modernes de Narbonne : restitution et interprétation d'un « musée en plein air » disparu, de la tradition antiquaire à l'archéologie numérique (XVIe-XXIe s.)

La collection de bas-reliefs et inscriptions antiques de Narbonne, capitale de la province de Narbonnaise et complexe portuaire de premier plan à l'échelle méditerranéenne, est riche de près de 2000 blocs de grand appareil. Par son ampleur et sa cohérence – les *membra disjecta* sont presque tous issus de mausolées monumentaux – elle est unique en son genre à l'échelle de l'Occident romain ; très peu étudiée jusqu'à présent, elle a néanmoins été récemment restaurée et mise en valeur dans le « mur lapidaire » nouveau musée *Narbo Via* et fait actuellement l'objet d'une étude archéologique à nouveaux frais dans le cadre d'un projet de recherche, SIGNA-NARBO, mené en partenariat avec les universités d'Aix-Marseille, Perpignan et Montpellier. Ce projet met l'étude croisée des reliefs et des inscriptions au service d'une meilleure connaissance de l'architecture funéraire et de la société de *Narbo Martius* dans l'Antiquité. Les destins modernes de cette collection lapidaire et les modalités de sa transmission sont d'un intérêt tout aussi exceptionnel : en effet les remplois tardo-antiques ou médiévaux (qui font en 2024 l'objet d'un projet soutenu par OPUS) constituent un ensemble d'une centaine de blocs et les éléments lapidaires exhumés lors des fouilles urbaines récentes sont relativement peu nombreux ; dans leur immense majorité, les éléments lapidaires avaient été mis en œuvre dans les remparts modernes de la ville et proviennent de leur démantèlement à la fin du XIXe siècle.

Conçue sous Louis XII, cette structure défensive a, dans un premier temps, intégré des blocs antiques comme simples matériaux de construction. La reprise du chantier sous François Ier a profondément modifié le rapport à ces éléments architecturaux, car ils furent intégrés à l'appareil en qualité de précieux témoins de l'antique gloire de la ville et mis en valeur dans la construction, autour des portes et dans la partie sommitale du mur, où ils formaient une longue frise ; les ponts et les quais associés au système défensif reçurent également des blocs. Ainsi l'exposition sélective de ces fragments relève d'un projet à caractère patrimonial, dont la précocité et l'ambition sont d'autant plus remarquables que ce « musée en plein air », plus tard admiré par Prosper Mérimée[1], a d'emblée suscité l'intérêt des antiquaires locaux. Ces derniers ont dessiné et décrit les reliefs, retranscrit et interprété les inscriptions de manière pratiquement ininterrompue entre le XVIe et la fin du XIXe siècle, qui vit la démolition de la muraille, devenue un obstacle à l'expansion urbaine. Cette opération entraîna d'irréparables pertes : seuls les blocs décorés ou inscrits furent conservés – ils forment l'essentiel de la collection actuelle – mais en réalité beaucoup d'entre eux disparurent à cette occasion. Seuls subsistent du mur quelques maigres vestiges dans les caves ou les rues de Narbonne.

Le système défensif de la ville (remparts, quais, ponts) était donc à la fois une vitrine et un « conservatoire » du passé antique de Narbonne ; elle constituait à ce titre un objet patrimonial hors du commun, qui n'a pourtant jamais fait l'objet, en tant que tel, d'une étude scientifique ; les rares travaux préliminaires ont porté sur la constitution des savoirs antiquaires, ou sur la destruction de la muraille, mais non sur le projet « muséal », la mise en œuvre concrète des vestiges lapidaires et les conditions de leur réception dans les milieux érudits. On dispose pourtant d'un corpus

[1] Prosper Mérimée*, Notes d'un voyage dans le Midi de la France,* Paris, éd. Fournier, 1835, p.391.

d'archives anciennes de nature très variée qui permettrait d'explorer l'ensemble des facettes du phénomène. L'enjeu du présent projet est d'exploiter cette riche documentation, en grande partie inédite, au service d'une restitution de l'ouvrage d'art disparu (qui permettrait d'éclairer l'histoire de sa réception depuis sa construction jusqu'à son démantèlement) et de l'étude archéologique de la collection, en sollicitant les technologies du numérique pour la mise en valeur de ce patrimoine. Un modèle 3D de la muraille constituerait le support commun de ces différents objectifs et un outil de visualisation scientifique unique : il permettrait d'étudier en parallèle la mise en œuvre moderne des blocs et les caractéristiques archéologiques propres aux éléments lapidaires, dans le but d'aider à la recomposition des ensembles antiques (entablements, enclos, reliefs monumentaux[2]).
La recherche comprendrait les étapes suivantes :

- une collecte systématique des archives anciennes concernant la muraille (plans, relevés et clichés anciens pour l'architecture, dessins et relevés des antiquaires pour les reliefs) et la réunion d'un corpus d'images inédites.
- la constitution d'une base de données recensant de manière systématique, pour chaque bloc, les données matérielles et les données topographiques issues de la tradition antiquaire
- l'élaboration d'une maquette numérique de la muraille ; la modélisation intègrera l'ensemble des données anciennes et, pour les blocs encore conservés, les fac-similés numériques déjà effectués par les équipes du musée ou Plemo3D au cours de campagnes précédentes. Elle constituera un outil de recherche et un support de médiation susceptible d'être exploité dans le cadre d'une valorisation muséale à Narbonne même.

Il s'agit donc de proposer une archéologie du système défensif moderne de Narbonne vue à travers le prisme de la mise en œuvre des blocs antiques, au sein d'une approche interdisciplinaire, comme le préconise l'Institut OPUS, croisant histoire de l'art et archéologie gallo-romaine, histoire de l'archéologie, recherches sur les patrimoines et application des technologies du numérique. L'ISCD offrirait un appui et un environnement de travail précieux pour la modélisation 3D de la muraille ; l'expertise en archéologie numérique de Nicolas Leys, ingénieur en visualisation scientifique à l'ISCD, est reconnue.
Le profil recherché est celui d'un.e étudiant.e ayant une solide formation en histoire de l'art et archéologie romaines et gallo-romaines, des compétences dans le dépouillement et le traitement des fonds documentaires anciens (manuscrits et archives graphiques, clichés anciens, plans et relevés) et des compétences en visualisation scientifique (bases en modélisation 3D). L'étudiant.e bénéficierait d'un contexte scientifique favorable, car son travail s'adosserait à l'étude scientifique en cours de la collection lapidaire de Narbonne en partenariat avec le musée Narbo Via, dont il permettrait d'enrichir l'approche en centrant le propos sur la transmission et la réception moderne des blocs antiques : en outre l'équipe de recherche de rattachement (UR 4081 « Rome et ses renaissances ») se caractérise précisément par l'étude croisée de l'Antiquité et de ses réceptions. L'encadrante, Emmanuelle Rosso, PR en histoire de l'art et archéologie du monde romain à la faculté des Lettres de Sorbonne Université, est spécialiste de la sculpture romaine et gallo-romaine et des espaces de représentations dans le monde romain ; elle a étudié plusieurs collections lapidaires gallo-romaines (Orange, Mandeure, Toulouse), est co-porteuse du projet SIGNA-NARBO et a déjà collaboré avec l'ISCD et PLEMO3D sur des projets en archéologie numérique.

[2] En effet l'étude ponctuelle de quelques séries a révélé que des blocs remployés dans la même section du mur provenaient des mêmes monuments.